




LILIANA ANGHEL

Université de Bucarest

 0000-0002-9933-5462

Occurrences et dénonciation des « idées reçues » dans la création nouvellesque de Guy de Maupassant

Occurrences and denouncement of the ‘inherited ideas’
in Maupassant’s short stories

ABSTRACT: In this essay I intend to show how Maupassant turned his short stories into a denouncement area of the ‘inherited ideas’, which mean commonly accepted ideas, such as those included by Flaubert in his *Dictionary of inherited ideas*. In this part of Maupassant’s literary work, the syntagm ‘inherited ideas’ acquires several different meanings, such as: some commonplace topics of the French bourgeoisie, the hasty taking up of fashionable words, attitudes, or cultural clichés, which one may come across in everyday life, the tendency of accepting as unchallenged some social, moral or religious prejudices, or foolish beliefs and unjust statements, authoritatively uttered by ordinary people. I’ll also emphasize the manner Maupassant treated the ‘inherited ideas’ by his ironical hints and the narrator’s affective implication, in spite of his seeming impassibility.

KEY WORDS: short stories, inherited ideas, cliché, social conformism, moral prejudice, irony, sarcasm.

En 1880, deux événements majeurs ont marqué la vie et la carrière littéraire de Guy de Maupassant: son entrée triomphale dans le monde des lettres, à la parution de sa nouvelle *Boule de suif*, le 17 avril, dans le volume collectif *Les Soirées de Médan*; la mort de Flaubert, son grand ami et maître, le 8 mai 1880.

A ce moment-là, l’apprentissage du métier d’écrivain était achevé pour Maupassant, qui, pendant une dizaine d’années, avait absorbé les enseignements littéraires et esthétiques de Flaubert (sur les procédés de composition, sur les principes de l’universalité dans l’art, de l’originalité et de l’impersonnalité de l’écrivain) et avait, en outre, subi son influence philosophique et morale, d’un

âpre pessimisme. C'est ainsi que Maupassant a acquis un sens aigu de la fatalité, car il partageait la conviction de son maître sur l'inutilité des efforts constructifs, sur la vanité des espoirs, souvent entravés par la plate réalité, sur l'impossibilité de l'être humain à communiquer véritablement avec autrui.

Il était, certes, influencé aussi par le pessimisme de la philosophie de Schopenhauer, par la théorie sociologique évolutionniste d'Herbert Spencer, autant que par l'esprit fin de siècle, avec son engouement pour le macabre et le décadent. Cela était bien naturel, puisque Maupassant a vécu et s'est affirmé dans le monde des lettres à une époque de contestation, une époque où les savants, les penseurs et les artistes remettaient en cause les principes de l'ordre social et scientifique, ce qui peut expliquer le repli du jeune écrivain sur soi-même et son doute concernant les valeurs établies par la société.

Mais l'influence maîtresse est tout de même celle de Flaubert, d'autant plus que Maupassant a connu « le dernier Flaubert, celui qui portait l'ultime défi à l'impuissance humaine » (VIAL, 1954 : 114), par son roman *Bouvard et Pécuchet*.

Maupassant a beaucoup réfléchi à ce livre inachevé, il avait même pris une part personnelle à l'élaboration de cette encyclopédie de la sottise, en fournissant à son maître, en novembre 1877, les données de l'excursion géologique, où les deux bonshommes devaient découvrir les dangers de l'initiative, l'hostilité des autres hommes vis-à-vis de leurs exploits et l'inadéquation de la science à l'homme dépourvu de qualités scientifiques.

Nous pensons que Flaubert a voulu, en toute bonne conscience, aider son disciple à former son opinion personnelle sur les choses vues, à définir rigoureusement son rapport au monde environnant et au monde des idées, et lui apprendre à exprimer de façon tout-à-fait originale sa perception des choses, de la nature et de la société.

Mais nous ne pouvons nier l'influence exercée sur Maupassant par les idées personnelles de Flaubert, comme sa haine du « bourgeois » (signifiant tout individu borné et imbu de convictions simplistes), son incrédulité face aux affirmations soi-disant indiscutables des hommes de science, des grands penseurs et des autorités légales. C'est ainsi que le *Sottisier*, *L'Album de la Marquise* et *Le Dictionnaire des idées reçues* sont devenus pour Maupassant une source inépuisable de réflexion critique, d'ironie et d'inspiration pour sa propre production littéraire.

Dans les pages suivantes, nous nous proposons de montrer comment Maupassant a fait de ses contes et nouvelles un espace de dénonciation des « idées reçues ». En étudiant de plus près cette partie de son œuvre, nous avons découvert que le syntagme « idée reçue » acquiert plusieurs acceptions : premièrement, il s'agit de sujets de conversation banale, en usage dans les salons bourgeois ou mondains ; deuxièmement, cela signifie l'adoption irréfléchie, par commodité, par goût de l'imitation ou par manque d'intelligence, d'une mode, de paroles ou d'opinions toutes faites, auxquelles on se heurte dans le train-train de la vie quo-

tidienne ; en troisième lieu, c'est la propension à accepter comme indiscutables des préjugés sociaux, moraux ou religieux, des convictions réductrices et des sentences injustes, prononcées avec autorité par des gens du commun.

Nous tâcherons de donner des exemples d'idées reçues trouvées dans les contes et nouvelles de l'écrivain, se rapportant à ces trois acceptions différentes. Nous montrerons aussi la manière dont Maupassant traite les idées reçues, sous l'aspect de l'ironie et de l'implication affective du narrateur, en dépit de son impassibilité affichée.

Le plus souvent, dans les récits à narrateur extérieur à l'univers diégétique, on nous présente l'aventure d'un personnage dominé par des idées reçues, ou bien victime d'un préjugé, sans que l'engagement affectif ou l'opinion du narrateur soient déclarés ouvertement. Par contre, dans les récits enchâssés, assumés par un narrateur second, intradiégétique, l'idée reçue est présentée d'une manière personnelle, subjective. Dans les deux cas, l'auteur trouve toujours le moyen de se démarquer des clichés, des sottises véhiculées par l'opinion publique, ou des préjugés dont sont empreints les personnages qu'il a mis en scène.

L'esprit critique de Maupassant est bien évident dès le début de sa carrière. Ainsi, par exemple, dans *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* (série de contes publiés dans « Le Gaulois » du 31 mai au 16 août 1880, donc très peu de temps après la mort de Flaubert), le jeune écrivain fait vivre le personnage Patissot, employé de bureau dans un ministère parisien. C'est une bonne occasion pour lui de faire évoluer aux yeux du lecteur un modeste gratte-papier, moitié Bouvard, moitié Pécuchet, naïf, correct et respectueux de l'autorité. Dès le premier conte de la série, intitulé *Préparatifs de voyage*, le narrateur nous le montre dans toute l'étendue de son bête conformisme social : « Comme employé d'abord, comme Français ensuite, comme homme d'ordre enfin, il se ralliait, par principe, à tout gouvernement établi, étant fanatique du pouvoir... autre que celui des chefs » (MAUPASSANT, 1974 : 123).

M. Patissot a une telle vénération pour le chef de l'Etat, l'empereur Napoléon III, qu'il commence (comme bon nombre de ses concitoyens) à l'imiter dans son aspect physique, sa démarche et la lenteur calculée de sa voix. Le narrateur se gausse de cette ressemblance absolue au souverain, recherchée par M. Patissot pour masquer la vacuité de sa propre personne : « Il devint tellement pareil à son modèle qu'on les aurait confondus, et des gens du ministère, de hauts fonctionnaires, murmuraient, trouvant la chose inconvenante » (123).

Mais ce besoin d'imitation, qui est au fond une manifestation de conformisme et même de servilité et d'hypocrisie, lui a été utile, car, craignant qu'il ne fût discrètement protégé par l'Empereur, le chef de bureau proposa M. Patissot pour un avancement de trois cents francs, qu'il obtint immédiatement. Et le narrateur, malgré une apparente réserve dans le ton du récit, ne peut s'empêcher de commenter ironiquement : « Depuis lors, il marcha d'une façon régulière, grâce à cette faculté simiesque d'imitation » (123).

Dans le même conte, le narrateur nous présente M. Patissot en train d'acheter un équipement complet pour voyages, car, sur le conseil du médecin, il a décidé de faire beaucoup d'exercice et il projette, pour chaque dimanche, une randonnée aux environs de Paris. Il achète donc de formidables souliers à garnitures ferrées, un pantalon de fatigue comme ceux des charpentiers, des guêtres montant jusqu'aux genoux, un sac de soldat pour ses provisions, une lunette marine, une carte d'état-major et une jaquette d'alpaga. Dans tout ce harnachement on reconnaît l'idée reçue que pour les voyages, il faut se procurer des vêtements et des souliers solides, grossiers même, et beaucoup de nourriture. Cela montre le ridicule de M. Patissot, qui se prépare pour une randonnée aux environs de Paris comme s'il partait en expédition vers un pays lointain et difficilement accessible. Dimanche matin, M. Patissot part, le sac bourré de nourriture et de bouteilles de vin sur son dos, une canne à la main, d'un pas rythmé (celui des chasseurs, pensait-il). Et le lecteur amusé voit trotter un bonhomme grassouillet, pétri d'idées toutes faites, animé de projets audacieux, qui seront vite démentis par son manque d'entraînement et par son inexpérience : arrivé à la campagne, il est essoufflé par la marche, par la chaleur et le poids de son sac, mais il s'attendrit devant la nature, voulant assouvir « cette soif d'idéal champêtre qui hante au printemps les Parisiens » (127). Le conte est complété par un enchaînement burlesque de mésaventures, où l'on sent l'intention ironique de l'auteur, embusqué derrière le narrateur.

Quelquefois, Maupassant emprunte une idée reçue au *Dictionnaire* établi par Flaubert, et la met à profit ironiquement dans un de ses récits, comme dans *La Maison Tellier*, où il applique l'affirmation saugrenue « Trop de santé, cause de maladie » (FLAUBERT, 1979 : 551) à la situation de M. Tellier, aubergiste de son état, devenu patron d'une maison de tolérance de Fécamp : « Monsieur mourut d'un coup de sang deux ans plus tard. Sa nouvelle profession l'entretenant dans la mollesse et l'immobilité, il était devenu très gros et la santé l'avait étouffé » (MAUPASSANT, 1974 : 257).

Dans la même nouvelle, Maupassant prend volontiers comme point de départ une autre idée reçue, pour voir comment elle fonctionne dans les milieux petits bourgeois et paysans de la Normandie. Il s'agit du « préjugé du déshonneur », spécifique à la société bourgeoise, qui fait parade d'une moralité exemplaire, en blâmant les femmes qui se sont adonnées à la prostitution :

Le préjugé du déshonneur, attaché à la prostitution, si violent et si vivace dans les villes, n'existe pas dans la campagne normande. Le paysan dit : 'C'est un bon métier' – et il envoie son enfant tenir un harem de filles comme il l'enverrait diriger un pensionnat de demoiselles.

MAUPASSANT, 1974 : 256

Ce procédé de la juxtaposition antithétique de deux opinions contraires, cher à Flaubert, sert ici à suggérer au lecteur la position ironique de l'auteur, qui dé-

nonce tant les préjugés des bourgeois bien-pensants que l'immoralité irréfléchie du paysan, dictée par la cupidité.

Le même préjugé social et moral fonctionne avec plus de subtilité dans la nouvelle *Boule de suif* (parue en 1880). Ici, le narrateur extradiégétique nous présente un groupe de bourgeois apeurés, quittant en hâte la ville de Rouen, occupée par les Prussiens. Parmi les trois couples mariés et deux religieuses, se trouvent aussi une prostituée et un soi-disant démocrate, démagogue et pochard. Au cours du trajet en diligence, la fille galante, Boule de suif, se fait accepter par ses compagnons de voyage, en partageant généreusement ses provisions avec eux. Mais, séquestrés dans une auberge par un officier prussien, ces honorables bourgeois complotent effrontément contre Boule de suif, la convainquant à céder au caprice sexuel du Prussien. Ils sont convaincus, selon leur morale bête et étroite, qu'une prostituée n'est qu'une marchandise, de la chair à vendre, dépourvue de sentiments nobles ou de dignité. En conspirant pour lui faire accepter cette humiliation, au-delà des phrases voilées de pudeur des dames, la pensée brutale et égoïste du groupe entier éclate dans la voix de Mme. Loiseau, la marchande de vin : « Puisque c'est son métier, à cette fille, pourquoi refuserait-elle celui-là plus qu'un autre ? » (MAUPASSANT, 1974 : 111).

Après l'avoir perfidement poussée dans les bras de l'ennemi, le lendemain, à l'heure du départ de la diligence, ces bourgeois égoïstes et vils l'écrasent de leur mépris, avec une réserve glaciale et des gestes de dégoût. La fin de la nouvelle est une dérision amère de la part de l'auteur à l'adresse des idées reçues de ces « gredins honnêtes » (119), car, selon la volonté sarcastique de l'écrivain, celui qui se venge de leurs manœuvres louches et immorales, c'est Cornudet, le démocrate, qui leur chante pendant des heures *La Marseillaise*, hymne populaire et patriotique, qui ne peut nullement plaire à de riches bourgeois, se sauvant lâchement à l'arrivée des envahisseurs prussiens.

Des variantes de cette idée reçue, relative à la moralité des jeunes filles, apparaissent dans bon nombre de contes et de nouvelles de Maupassant. Par exemple, il découvre dans les milieux petits bourgeois l'idée reçue qu'une jeune fille qui s'est laissée prendre au piège de l'amour est à jamais un sujet de mépris aux yeux des épouses et conséquemment, l'enfant illégitime d'une fille-mère est raillé, injurié et transformé en souffre-douleur par ses camarades. C'est la situation que Maupassant nous présente dans *Le Papa de Simon* (nouvelle parue en 1879). La force de l'idée reçue est très bien exprimée par l'écrivain, qui associe étroitement le préjugé social et moral à la cruauté instinctive des enfants envers une créature plus faible, dans ce cas le petit Simon :

Et ces polissons, dont les pères étaient, pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs à leurs femmes, se bousculaient en se serrant de plus près,

comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi.

MAUPASSANT, 1974: 75–76

Tout au long de la nouvelle, on sent la pitié du narrateur pour son personnage, le petit Simon, qui est battu par de mauvais garnements, parce qu'il n'a pas de papa. Cependant, à la fin de la nouvelle, l'écrivain offre une sorte de réparation morale à la souffrance du petit garçon et de sa mère, parce que, bravant les idées reçues, le forgeron Philippe Remy décide d'épouser la fille-mère, réservée et pieuse, pour en faire une femme respectable et pour faciliter l'intégration de l'enfant bâtard dans une communauté humaine conservatrice, dominée par des préjugés.

Une autre variante du préjugé moral apparaît dans le conte *Madame Baptiste*. Dans ce récit, le préjugé dont une jeune dame est la victime, c'est celui de la souillure. Le narrateur premier, de passage dans une petite ville de province, se met à suivre respectueusement un enterrement civil, dont le convoi est formé de huit messieurs seulement. L'un d'eux a l'obligeance d'instruire le narrateur sur les causes de cette mort : il s'agit d'une jeune femme suicidée, raison pour laquelle l'enterrement n'est pas religieux. Et il lui raconte ensuite l'histoire navrante de celle-ci : elle avait été violée et terrorisée, à l'âge de onze ans, par un valet nommé Baptiste, qui avait été découvert et finalement condamné pour son crime. La justice ayant été accomplie selon la loi, on pourrait penser que la famille et la communauté ont aidé la fillette à dépasser ce traumatisme et à mener une vie normale. Pas du tout. Le second narrateur révèle le fait que cette souillure, dont la fillette n'était pas coupable, est restée comme un stigmate inscrit à son front : elle avait été mise à l'écart, isolée des autres jeunes filles. Ce n'était donc pas suffisant qu'elle eût été la victime d'un scélérat, elle continuait à être une victime de ce préjugé cruel des familles bourgeoises, contre les jeunes filles qui « ont pénétré, presque avant de savoir lire, le redoutable mystère que les mères laissent à peine deviner, en tremblant, le soir seulement du mariage » (MAUPASSANT, 1974 : 656).

Grâce à ce récit personnel, subjectif, du narrateur témoin, Maupassant réussit à mettre en évidence plusieurs idées reçues de la société de son temps : celle du devoir des mères de préserver à tout prix l'innocence des jeunes filles (nous dirions plutôt leur ignorance sur la sexualité) ; celle de blâmer à jamais et de repousser avec horreur une victime innocente ; celle de condamner la victime à vivre comme un paria, sans amis, sans respect, sans amour ; celle de ne pas rendre un dernier hommage aux obsèques d'une personne injustement méprisée et exclue. De plus, à cause de son acte suicidaire, réprouvé par la religion chrétienne, elle a encore été punie, car le clergé avait refusé d'officier un service religieux à son enterrement, raison pour laquelle les familles bourgeoises de la ville se sont abstenues à suivre le convoi.

A la fin de ce récit enchâssé, le narrateur premier reprend le droit de raconter et, par son attitude de compréhension et les condoléances qu'il présente à l'époux de la défunte, il se démarque des préjugés moraux et religieux de la société bourgeoise de son époque, il dénonce l'entrelacement et la force pérenne des idées reçues, étroites, absurdes et injustes, qui se transmettent d'une génération à l'autre.

Des idées reçues se rattachant à la première acception que nous avons identifiée (c'est-à-dire l'acceptation crédule des opinions courantes, des sujets de conversation banale, l'adoption sécurisante des mêmes gestes et attitudes de notre entourage), nous les avons retrouvées dans le conte *Suicides* (publié en 1880 dans «Le Gaulois»). Louis Forestier affirme dans les «Notices, notes et variantes» placées à la fin du volume, que ce conte évoque discrètement la figure de Flaubert, et tout ce qu'il avait dit au jeune Maupassant au sujet des «banalités stupides que chacun répète chaque jour» (FORESTIER, 1974 : 1331).

Le texte débute par la prise de parole d'un narrateur qui présente un fait-divers de journal : le suicide d'un homme aisé, apparemment heureux. En précisant que le suicidé a laissé une lettre de justification, le narrateur délègue la parole à celui-ci ; ce second narrateur explique alors, tant bien que mal, dans le contenu de sa lettre, ce qui l'a conduit à cette funeste détermination :

J'ai été élevé par des parents simples qui croyaient à tout. Et j'ai cru comme eux. Mon rêve dura longtemps. Les derniers lambeaux viennent seulement de se déchirer. [...] Autrefois, j'étais joyeux ! Tout me charmait : les femmes qui passent, l'aspect des rues, les lieux que j'habite [...] Mais la répétition des mêmes visions a fini par m'emplir le cœur de lassitude et d'ennui, comme il arriverait pour un spectateur entrant chaque soir au même théâtre.

MAUPASSANT, 1974 : 176

Nous comprenons ainsi qu'il s'agit d'un homme qui a perdu ses illusions, sa crédulité première et qui se sent dégoûté par la monotonie de l'existence et par la répétition des mêmes actions, des mêmes gestes et pensées, comme en témoigne encore la citation suivante :

Je ne puis même plus me retrouver auprès des gens que je rencontrais jadis avec plaisir, tant je les connais, tant je sais ce qu'ils vont me dire et ce que je vais leur répondre, tant j'ai vu le moule de leurs pensées immuables, le pli de leurs raisonnements [...] Il faut tourner, tourner toujours par les mêmes idées, les mêmes joies, les mêmes plaisanteries, les mêmes habitudes, les mêmes croyances, les mêmes écœurements.

MAUPASSANT, 1974 : 177

Au-delà du désenchantement et de la désespérance du scripteur de la lettre, nous avons découvert que ces phrases suggèrent toutes les idées reçues : les pro-

pos futiles et creux des conversations de circonstance, les croyances faussées de l'opinion publique, les préjugés, auxquels les êtres humains sont habitués dans leurs fréquentations quotidiennes.

Un autre conte, intitulé *Découverte* (publié en 1884) nous présente deux idées reçues, étroitement liées l'une à l'autre : la xénophobie et le nationalisme. C'est un conte enchâssé, ce qui permet au narrateur premier de ne pas affirmer ouvertement sa position envers les étrangers, spécialement envers les Anglais. Il assigne ce rôle à un narrateur second, son ami Henri Sidoine, qu'il rencontre sur le pont d'un bateau faisant la traversée du Havre à Trouville. Celui-ci est visiblement irrité par la présence des Anglais, qui sont décrits ironiquement par le narrateur premier :

C'était plein d'Anglais, en effet. Les hommes debout lorgnaient l'horizon d'un air important qui semblait dire : 'C'est nous, les Anglais, qui sommes les maîtres de la mer ! Boum, boum ! Nous voilà !' Et tous les voiles blancs qui flottaient sur leurs chapeaux blancs avaient l'air des drapeaux de leur suffisance. Les jeunes misses plates, dont les chaussures aussi rappelaient les constructions navales de leur patrie, serrant en des châles multicolores leur taille droite et leurs bras minces, souriaient vaguement au radieux paysage. [...] Et les vieilles misses, encore plus grêles, ouvrant au vent leur mâchoire nationale, paraissaient menacer l'espace de leurs dents jaunes et démesurées.

MAUPASSANT, 1979 : 318

Malgré cette description malveillante, le narrateur premier déclare à son ami Henri Sidoine que les Anglais lui sont absolument indifférents, ce qui n'est pas valable pour son interlocuteur. Dans le récit enchâssé, celui-ci explique les raisons de son antipathie pour les Anglais : deux années auparavant, il avait été séduit par une charmante petite Anglaise, qu'il avait épousée. La déception et la rancune qu'il manifeste à l'égard de sa femme viennent du fait qu'en apprenant à parler (très mal) le français, elle l'oblige à écouter « les opinions, les idées, les théories d'une jeune Anglaise bien élevée qui répète, du matin au soir, toutes les phrases d'un dictionnaire de la conversation à l'usage des pensionnats de jeunes personnes » (318).

Face à sa désolation d'avoir épousé « un perroquet à qui une vieille institutrice anglaise aurait enseigné le français » (318), le lecteur peut deviner le sourire amusé de l'écrivain, qui associe, dans le même conte, l'antipathie proverbiale des Français pour les Anglais, aux opinions étroites et aux convictions intolérantes que les jeunes filles acquièrent par leur éducation.

Ainsi, nous reconnaissons dans ce conte non seulement les idées reçues signalées par Flaubert dans son *Dictionnaire* : « Anglais : tous riches » ; « Anglaises : s'étonner de ce qu'elles ont de si jolis enfants » (FLAUBERT, 1979 : 488), mais aussi une allusion à toutes les banalités et opinions toutes faites que l'on échange sans cesse dans les salons, entre personnes de qualité.

L'idée reçue sur la capitale, comme lieu de fantasmes amoureux et de perdition, apparaît dans certains contes de Maupassant, à l'instar des définitions données par Flaubert, dans son *Dictionnaire* : « Paris : la grande prostituée », ou encore « Paradis des femmes, enfer des chevaux » (FLAUBERT, 1979 : 545).

Maupassant traite cette idée reçue dans le conte *Une aventure parisienne* (publié en 1881). Il y met en scène une « petite provinciale, platement honnête jusque-là » (MAUPASSANT, 1974 : 329), mariée et mère de deux enfants qu'elle élève d'une manière irréprochable. Seulement, sa curiosité inassouvie sur Paris est alimentée par les journaux mondains, qui la font bouillonner de désirs :

[...] elle était surtout mystérieusement troublée par les échos pleins de sous-entendus, par les voiles à demi soulevés en phrases habiles et qui laissent entrevoir des horizons de jouissances coupables et ravageantes. De là-bas elle percevait Paris dans une apothéose de luxe magnifique et corrompu.

MAUPASSANT, 1974 : 329

Dans cette citation on devine l'exaspération des désirs de cette femme, séduite par le mirage de Paris, qu'elle imagine comme la capitale de la volupté, des orgies et des raffinements de sensualité indescriptibles. Mais par la surenchère de termes se rattachant à la sensualité et à la débauche, on se rend compte que l'auteur veut souligner, ironiquement, l'écart immense entre l'idée reçue de la jeune provinciale et la réalité complexe de la vie parisienne. Le narrateur suggère que cette femme se débat entre des idées reçues contradictoires : d'un part « les occupations régulières, odieusement monotones et banales, qui constituent, dit-on, le bonheur du foyer » et d'autre part l'envie de connaître « toutes ces ivresses damnantes [...] ce flot des voluptés parisiennes » (330).

La déconvenue sera amère pour elle, car pendant un voyage fait exprès à Paris, elle connaît un écrivain à la mode. Après s'être cramponnée à lui pendant une journée entière, elle passe avec lui une nuit cruellement décevante, qui ne lui apprend rien des voluptés rêvées. A la fin du conte, le narrateur ne dévoile pas au lecteur son opinion personnelle sur l'aventure parisienne de son héroïne. Il nous décrit seulement le trajet qu'elle suit au petit matin, après avoir quitté son amant d'une nuit : elle rencontre, à l'angle de chaque rue, comme dans un cauchemar, des balayeurs qui poussent les ordures au ruisseau. Ces figures de pantins montés marchant automatiquement la glacent d'horreur et de chagrin, comme s'ils poussaient au ruisseau, à l'égout, ses désirs, ses illusions, son rêve déchu. Nous pensons que c'est la manière de l'écrivain de cligner de l'œil vers le lecteur, pour le mettre en garde contre les dangers et les déceptions que nous encourons tous, si nous adoptons, sans réflexion, des idées reçues.

Un dernier conte de Maupassant qui a suscité notre intérêt sous l'aspect des idées reçues, est celui intitulé *Jadis* (publié en 1883). Dans les « Notices, notes et variantes » consacrées à ce conte, Louis Forestier affirme qu'à ce moment-là,

l'attention de Maupassant était attirée par deux aspects de l'actualité : « d'une part, la recrudescence des drames passionnels ; de l'autre, la vogue du XVIII^e siècle » (FORESTIER, 1974 : 1334).

En écrivant ce conte, Maupassant dénonçait deux idées reçues qui coexistaient dans la société de son époque : celle de l'amour légal, à l'intérieur du mariage, et celle de l'amour libre, conçu comme jouissance de la chair. Au début du conte, dans le décor d'un manoir du XVIII^e siècle, le narrateur présente deux personnages, la grand-mère et sa petite fille. L'opposition entre les deux femmes est habilement suggérée par le narrateur : l'aïeule est une dame entichée de la galanterie du XVIII^e siècle, tandis que la jeune fille est éduquée selon les mœurs austères et conservatrices de la bourgeoisie du XIX^e siècle.

Dans une discussion animée entre les deux personnages (après la lecture de faits divers d'un journal, portant sur les drames passionnels) l'opposition est accentuée, car la grand-mère est indignée, au nom de l'amour, par la folie vengeresse des femmes trompées, tandis que la jeune fille, Berthe, prend la défense de l'épouse trahie par son mari, parce que, dit-elle « le mariage, c'est sacré » (MAUPASSANT, 1974 : 183).

Dans une page mémorable, Maupassant met en contraste deux conceptions de la vie et de l'amour, fondées sur des idées reçues : l'aïeule soutient les idées héritées de sa classe et de son entourage libertin du XVIII^e siècle, que « le mariage et l'amour n'ont rien en commun », que lorsqu'on se marie « il faut unir les convenances, combiner les fortunes, joindre les races semblables, travailler pour l'intérêt commun, qui est la richesse et les enfants », que « le mariage est une loi, et l'amour, c'est un instinct qui nous pousse tantôt à droite, tantôt à gauche » (183).

Pour sa part, la jeune fille est convaincue qu'« on ne peut aimer qu'une fois » et que les femmes du siècle passé « n'avaient pas d'honneur » (184). Éduquée à l'âge du romantisme, selon la morale chrétienne, dans le respect de la pureté et du mariage, « à genoux, les larmes aux yeux, elle demandait au ciel une grande passion, une seule passion éternelle, selon le rêve des poètes modernes » (184).

Bien que Maupassant ne veuille prendre parti ni d'un côté ni de l'autre, le lecteur devine tout de même sa position idéologique, favorable plutôt à la morale et au rationalisme du Siècle des Lumières, dans la phrase de conclusion du conte, qui comporte un avertissement : « l'aïeule, la baisant au front, toute pénétrée encore de cette charmante et saine raison dont les philosophes galants saupoudrèrent le XVIII^e siècle, murmurait : 'Prends garde, pauvre mignonne ; si tu crois à des folies pareilles, tu seras bien malheureuse' » (185).

Nous pensons que l'avertissement donné par la vieille dame à sa petite fille vaut aussi pour les lecteurs et les lectrices de Maupassant, comme s'il signifiait que les idées reçues, les clichés culturels et littéraires sont un danger pour quiconque n'ose pas réfléchir et décider par soi-même.

Au fil des contes et des nouvelles que nous avons analysés ci-dessus, nous avons abouti à la conclusion que certaines des idées reçues sont hilarantes, car elles témoignent du manque d'intelligence et de culture, de l'esprit borné de certains gens, qui trouvent naturel d'accepter les opinions des autres sur toutes choses, ou de copier des attitudes et des traits d'esprit de personnes qu'ils prennent pour modèles. Mais d'autres idées reçues sont dangereuses et même nuisibles, car elles perpétuent des opinions fausses, ou d'une pertinence limitée, avec la tendance de généralisation. A cette catégorie appartiennent, à notre avis, les préjugés concernant la race, l'éducation et les mœurs. C'est surtout dans le traitement des préjugés, illustrés par ses contes, que Maupassant fait preuve de courage et d'originalité, car loin de se limiter aux aspects comiques ou ridicules, il s'attaque à tous les clichés et lieux-communs qui peuvent avoir des conséquences dramatiques, voire tragiques, dans la vie des êtres humains. En plus, au-delà des attitudes risibles ou révoltantes des personnages qu'il met en scène, Maupassant dévoile au lecteur sa position idéologique, son sens critique, non pas par des déclarations ouvertes, mais par un art beaucoup plus subtil, fait d'ironie, de pitié contenue et de suggestion.

Bibliographie

- FLAUBERT, Gustave 1979 : *Bouvard et Pécuchet*, avec un choix des scénarios, du *Sottisier*, *L'album de la Marquise* et *Le Dictionnaire des idées reçues*. Paris, Gallimard.
- FORESTIER, Louis 1974 : « Notices, notes et variantes ». In : G. DE MAUPASSANT : *Contes et nouvelles*. T. 1. Paris, Gallimard, p. 1331 ; 1334.
- MAUPASSANT, Guy de 1974–1979 : *Contes et nouvelles*. T. 1–2. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- VIAL, André 1954 : *Guy de Maupassant et l'art du roman*. Paris, Nizet.

Note bio-bibliographique

Liliana Anghel, maître de conférences à la Faculté des Langues et Littératures Étrangères, Université de Bucarest, Roumanie. Docteur ès Lettres de l'Université de Bucarest en 2003. Centres d'intérêt : la littérature et la civilisation françaises, la narratologie, la littérature comparée, l'histoire de la France.

Sélection des ouvrages scientifiques publiés :

Modèles narratifs dans les Contes et les nouvelles de Guy de Maupassant, Thèse de Doctorat, Bucarest, EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI, 2004, ISBN 973-575-998-5.

Stratégies de l'auteur et du narrateur dans la nouvelle et le roman. Etudes narratologiques sur

le XIX^e siècle français, Bucarest, EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI, 2010, ISBN 978-973-737-791-3.

Les jeux du narrateur. Essais sur les instances du récit, Bucarest, EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI, 2013, ISBN 978-606-16-0359-6.

Reflets de l'histoire dans la vie culturelle, la littérature et les arts en France au XIX^e siècle, Bucarest, EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI, 2014, ISBN 978-606-16-0570-5.

Réalisme et naturalisme dans l'œuvre de Gustave Flaubert et de Guy de Maupassant, Bucarest, EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN BUCUREȘTI, 2016, ISBN 978-606-16-0711-2.